



⚡

Andrus Kivirähk

**L'HOMME
QUI SAVAIT
LA LANGUE
DES SERPENTS**

Il n'y a plus personne dans la forêt. Sauf des scarabées et autres petites bestioles, bien entendu. Eux, c'est comme si rien ne leur faisait de l'effet, ils persistent à bourdonner ou à striduler comme avant. Ils volent, ils mordent, ils sucent le sang, ils me grimpent toujours aussi absurdement sur la jambe quand je me trouve sur leur chemin, ils courent dans tous les sens jusqu'à ce que je les fasse tomber par terre ou que je les écrase. Leur monde est toujours le même — mais même cela, il n'y en a plus pour longtemps. Leur heure viendra ! Bien sûr, je ne serai plus là pour le voir, nul ne sera plus là. Mais leur heure viendra, j'en suis sûr et certain.

À vrai dire, je ne sors plus très souvent, je fais surface une fois par semaine peut-être, pour aller prendre de l'eau à la source. Je me lave et je lave ma protégée, elle est toute chaude. Il faut beaucoup d'eau, plusieurs allées et venues ; mais il est bien rare qu'en chemin je rencontre quelqu'un avec qui échanger quelques mots. La plupart du temps il n'y a pas âme qui vive, une ou deux fois je suis tombé sur un chevreuil ou sur un sanglier ; mais ils se sont faits froussards, ils me craignent rien qu'à l'odeur. Quand je siffle, ils se figent sur place, ils me fixent d'un air borné, les yeux ronds, sans s'approcher. En voilà un prodige : un homme qui sait la langue des serpents ! Cela les effraye encore plus : ils sauteraient volontiers tête première dans les fourrés, ils prendraient leurs pattes à leur cou pour mettre toute la distance possible entre eux et cette monstruosité — mais pas moyen :

les mots, les mots des serpents, les en empêchent. Je siffle encore, plus fort ; sévèrement, je leur ordonne de venir auprès de moi. Ils brament désespérément, ils se traînent vers moi à contrecœur. Je pourrais prendre pitié d'eux et les laisser s'en aller, mais à quoi bon ? Il y a en moi une étrange colère envers ces créatures qui ont tout oublié des anciennes coutumes et bondissent dans les sous-bois comme si, de toute éternité, ceux-ci n'avaient été créés que pour qu'elles s'y ébattent librement. Alors je siffle encore, et cette fois les mots que je siffle sont comme une fondrière dont il est impossible de s'extraire. Perdant toute volonté, les bêtes se ruent sur moi comme des flèches tandis que leurs entrailles explosent sous l'effet de cette tension insupportable. Les ventres se déchirent comme des pantalons trop serrés et les intestins se répandent sur l'herbe. C'est un spectacle répugnant, et je n'en ai guère de joie, mais jamais je ne m'abstiens d'éprouver mon pouvoir. Est-ce ma faute si ces brutes ne savent plus la langue des serpents que mes ancêtres leur ont enseignée jadis ?

Une fois, pourtant, les choses ont pris un autre tour. Je venais de quitter la source, une outre bien lourde à l'épaule, lorsque soudain je vis sur mon chemin un bel élan. Aussitôt je sifflai les mots les plus simples de mon répertoire, méprisant par avance son embarras. Mais au lieu de s'effrayer d'entendre une bouche humaine prononcer cet ordre oublié depuis longtemps, il courba la tête, s'approcha sans délai, s'agenouilla et me tendit humblement le cou, tout comme dans l'ancien temps, lorsque nous nous procurions notre nourriture en appelant ses semblables au sacrifice. Combien de fois, dans mon enfance, ai-je vu maman pourvoir ainsi la famille de provisions pour l'hiver ! Dans un troupeau, elle choisissait la femelle qui convenait le mieux, l'appelait auprès d'elle, et la bête rendue docile par les mots des serpents se

laissait égorger sans peine. Nous avions toujours assez de viande pour passer la mauvaise saison. Qu'elles nous paraissent ridicules, en comparaison, les chasses stupides auxquelles se livrent les villageois : de longues heures à traquer un seul élan, quantité de flèches perdues dans les buissons, et tout cela pour rentrer bredouilles plus souvent qu'à leur tour. Alors qu'il suffisait de deux ou trois mots pour soumettre l'animal à leur volonté ! Comme cette grande bête vigoureuse qui, à genoux devant moi, attendait le coup fatal. J'aurais pu l'égorger d'un seul geste. Mais je n'en ai rien fait.

Au contraire, j'ai posé mon outre à terre et je lui ai donné à boire. Il lapa paisiblement. C'était un mâle, forcément très âgé : un jeune ne se serait pas rappelé comment doit se conduire un élan lorsqu'un homme le convoque. Il se serait agité, débattu, il aurait essayé de se retenir aux buissons ne serait-ce qu'avec les dents, mais la force immémoriale des mots l'aurait attiré : il serait venu à moi comme un bouffon, alors qu'il vint comme un roi. Et peu importe que ce soit au sacrifice. Cela aussi, il doit le savoir. Qu'y a-t-il donc d'humiliant à se soumettre aux anciens principes et aux anciennes coutumes ? Jamais nous n'avons tué un seul de ses congénères par plaisir — quelle joie peut-on éprouver à ce genre d'acte ? Il nous fallait manger, nous avions un mot pour nous procurer de la nourriture, les élans aussi le connaissaient et lui obéissaient. Ce qui est humiliant, c'est d'avoir tout oublié, comme ces jeunes chevreuils et sangliers qui éclatent comme des vessies en entendant les ordres. Ou ces villageois qui se mettent à dix pour attraper un seul animal. C'est la sottise qui est humiliante, pas la sagesse.

Je lui ai donné à boire, à cet élan, je lui ai caressé la tête, il a frotté son museau à mon pourpoint. Le vieux monde n'est donc pas tout à fait mort. Tant que je serai là, tant que cette

vieille bête existera, il y aura quelqu'un dans la forêt pour se rappeler, quelqu'un qui saura la langue des serpents.

Je l'ai laissé partir. Qu'il vive encore longtemps. Qu'il se souvienne.

Mais ce par quoi je voulais commencer, ce sont les funérailles de Manivaldi. J'avais six ans et je ne l'avais jamais vu de ma vie, car il n'habitait pas dans la forêt mais au bord de la mer. Je n'ai jamais vraiment su pourquoi mon oncle Vootele m'avait emmené à cette cérémonie. J'étais le seul enfant présent. Mon copain Pärtel n'était pas là, Hiie non plus. Pourtant elle était sûrement déjà née, elle n'avait qu'un an de moins que moi. Pourquoi Tambet et Mall ne l'avaient-ils pas prise avec eux ? C'était pourtant le genre d'événement qu'ils adoraient — non qu'ils aient eu quelque chose contre Manivaldi et qu'ils se soient réjouis de sa mort, loin de là. Tambet le tenait en haute estime ; je le revois distinctement déclarer auprès du bûcher que « des hommes comme ça, il n'en naît plus. » Il avait parfaitement raison, il n'en naissait plus. En réalité, il ne naissait plus d'hommes du tout par chez nous. J'ai été le dernier ; quelques mois avant moi il y a eu Pärtel, et l'année d'après, Tambet et Mall ont eu Hiie, mais ce n'était plus un garçon. Par la suite, dans notre forêt, il n'est plus né que des belettes et des lièvres.